

leurs étapes, afin de le prendre au dépourvu,—avant l'achèvement des travaux.

Tout à coup le vicomte Paul poussa un cri de surprise, et ses jolis sourcils se froncèrent.

—Est-ce Wellington ? demanda Joli-Cœur.

—La calèche ! répondit le vicomte rouge de colère, la neuve ! La Brie sur le siège ! Landerneau et Lafleur derrière ! Tous trois en grande livrée ! tous trois poudrés de frais ! On m'a trahi ! Papa et maman vont dîner en ville !

Les quatre jardiniers s'arrêtèrent consternés. Joli-Cœur se gratta l'oreille.

—Mon cheval ! s'écria encore l'enfant. Je vais les rattraper !...

—Little-Grey est défermé des deux pieds de devant, répondit Joli-Cœur, qui mit, ma foi, la main au toupet, comme s'il eût salué son officier.

—Alors, je vais monter le cheval de papa.. Voyons ! qu'on m'obéisse !

Les quatre jardiniers secouèrent la tête et je ne sais ce qu'eût fait Joli-Cœur, lorsqu'à la portière de la calèche, qui tournait un coude de la route, des cheveux blonds se montrèrent, constellés de pierres qui brillaient au soleil, puis un transparent mouchoir s'agita.

—Petite mère ! s'écria le vicomte Paul en tendant les bras. Si tu m'avais demandé la permission je t'aurais dit d'aller, je t'assure ! Petit père ! Tu ne te montres pas, toi, tu as peur !

Il pleurait, mais il riait, envoyant des baisers et disant :

—Est-elle belle, maman !...J'aurais voulu voir papa avec ses croix !...Allons, méchants, amusez-vous bien ! mangez des glaces et de la crème ! dansez ! Moi, je garde la maison !

#### VII.—IDÉE DU VICOMTE PAUL.

Ayant ainsi parlé en étouffant un noble soupir, le vicomte Paul bénit la calèche qui disparaissait derrière les peupliers.

—A l'ouvrage ! commanda-t-il.

Les pioches piquèrent, les brouettes roulèrent de plus belle. On travailla ainsi pendant trois minutes, puis le vicomte Paul eut une bonne idée qui se formula ainsi :

—Je veux faire le dîner de la préfecture ! C'est moi qui serai papa, Lotte sera maman. M. Galapian sera le préfet, l'abbé Romorantin sera la préfète, Fanchon sera toutes les autres dames ; toi, Joli-Cœur, tu seras le général...Je veux tous les petits garçons et toutes les petites filles de la ferme pour danser jusqu'à six heures du matin...On dinera ici dans le pavillon. Que les Anglais s'y frottent ! On boira du champagne ! on racontera des histoires. Il y aura de la liqueur. Tu auras la permission de fumer !

A mesure qu'il parlait, le vicomte Paul s'animait. En prononçant ces derniers mots, il fit une dange-reuse cabriole et conclut ainsi :

—Si papa et maman se fâchent, je me ferai marin !

#### VIII.—FESTIN DE BALTHASAR.

Vous me croirez si vous voulez, ce fut un dîner superbe : plus beau que celui de la préfecture. Ah ! bien plus beau !

Le chef, ayant reçu les ordres du vicomte Paul,

improvisa un menu abondant et sucré pour accompagner les grosses pièces de l'ordinaire qui déjà cuisait à la broche ou dans les casseroles. Il y eut cinq services, ni plus ni moins. La nappe damassée fut mise dans le pavillon, terreur des Anglais, boulevard de la France. On dirigea une attaque sérieuse contre la cave, mal défendue par le sommelier. Bordeaux, chambertin, champagne, tout y passa. En fin de compte, on invita le sommelier.

Il n'y avait pas à parlementer. Le vicomte Paul était le maître.

L'abbé Romorantin lui-même céda de bonne grâce.

Cinq heures sonnait, heure militaire, au moment même où l'huissier criait là bas : « Madame la préfète est servie, » Sapajou, en livrée d'apparat, vint annoncer que « la soupe était sur la table. »

Il fut grondé, car le vicomte Paul savait son beau monde, mais on lui permit de prendre place parmi les petits fermiers, rangés comme des piquets et plus rouges que des coquelicots. Il promit de dire une autre fois : « Monsieur le vicomte est servi. »

Le vicomte Paul s'assit entre Fanchon, qui représentait toutes les dames, et le général Joli-Cœur. Fanchon avait apporté un énorme paquet d'images.

Vis-à-vis du vicomte était la petite Lotte, entre M. Galapian et l'abbé Romorantin.

—Enlevez la soupe ! commanda le vicomte Paul. C'est fête. On n'est pas forcé de manger le potage !

#### IX.—LOTTE.

Là-bas, à la préfecture, Mme. la maréchale de camp avait dit, à propos du colonel comte Roland de Savray et de Louise, sa belle comtesse, filleule du roi Louis XVIII :

—Il y a plus d'une histoire...celle du Juif errant est drôle !

Bien des gens pourront se demander quel rapport existait entre le brillant bonheur de ces jeunes époux et le maudit de la légende populaire.

Cependant il y avait là, vis-à-vis du vicomte Paul une jolie et pâle créature, douce comme le mélancolique sourire des saintes, que les gens de la maison et aussi les gens du pays appelaient « la fille du Juif errant. »

Lotte semblait avoir de huit à dix ans. Elle était grande pour cet âge. Ceux qui la connaissaient prétendaient qu'on l'avait toujours vue ainsi. Depuis longtemps, bien longtemps, elle avait toujours de huit à dix ans. Certains disaient : depuis onze ans.

Elle parlait peu. Ses grands yeux beaux rêvaient souvent. Ses cheveux d'un blond doré tombaient en masses soyeuses sur la transparente pâleur de ses joues.

Il y avait autour d'elle comme un froid,—un mystère,—une frayeur.

Seuls, la comtesse Louise et son fils Paul l'embrassaient de bon cœur.

#### X.—MYSTÈRE.

Et bien des choses se disaient tout bas, dans la maison, dans le pays, à Paris même, où le colonel comte de Savray était fort bien en cour.

La jeunesse du comte Roland avait été orageuse, pour employer un mot consacré. C'était un joueur effréné.